

Autrement dit

Quand je me souviens du temps
Où j'étais petit enfant
Qui, par bon et mauvais temps
S'en allait allègrement
Vers la lointaine école.

Sur les routes et les chemins
Les copines et les copains,
Dans l'air frais du grand matin
S'en allaient tous d'un bon pas
Vers la lointaine école.

Tous de notre béret coiffés
Et de nos sabots chaussés,
Portant notre déjeuner
Dans notre petit panier,
Nous allions à l'école.

Le retour était plus lent
Et, quand c'était la saison,
Quelquefois nous chapardions
Quelques grappes de gros-plant
En revenant de l'école.

S'il gèle, pour nous réchauffer
Nous prenions de grands carrés
De glace pour nous frictionner
Les doigts et le bout du nez
En revenant de l'école.

Mais au printemps c'est la fête,
En cette floraison champêtre
Nous cueillions la pâquerette
Et la jolie violette
En revenant de l'école.

Oh qu'il est lointain le temps
Où j'étais petit enfant
Qui en toute et chaque saison
S'en allait joyeusement
Sur le chemin de l'école !

Agnès GAUVRI, Corcoué-sur-Logne

Devenir élève

À l'école, les tout petits apprennent à : lever le doigt, faire le silence, écouter les autres, suivre des consignes, ne pas franchir la ligne séparant les enseignants des parents en attendant «l'heure des mamans».

Le rituel indique la place de chacun, édicte les règles et contribue ainsi à définir l'ordre scolaire et à instituer l'enfant comme élève.

Aujourd'hui, «le chat à neuf queues»¹ est bien mort. Les règles se prescrivent et s'inscrivent autrement. Entre les années 1970 et 1990, d'un mode autoritaire, on est passé à un rapport compréhensif, plus ouvert au dialogue. La ratification par la France en 1989 de la Convention des Droits de l'Enfant balise cette évolution des pratiques et des mentalités : un changement influencé par les travaux de puériculture, la psychanalyse et la psychologie.

Après la disparition du «chat à neuf queues» vient celle du chemin des écoliers pour des motifs d'un tout autre ordre, dont notamment l'évolution des transports. Celle-ci se traduit par l'augmentation du nombre de voitures et de «parents-taxi», par l'augmentation du trafic et donc de la dangerosité pour l'enfant justifiant le «parent-taxi» !

Légendes des photographies :
13. Carte de France, Saint-Colomban © Anne Clénet
14. Bulletin de notes de 1963, Saint-Colomban © Anne Clénet
15. Encrier, septembre 2010, Saint-Colomban © Anne Clénet

Haut lieu d'expression de la culture enfantine, les sentes étroites et serpentineuses qui s'étaient tracées au gré des passages quotidiens, se sont effacées du paysage et avec elles des jeux, des découvertes, des règlements de compte et des rencontres...

Réinventé sous la forme de pédibus, le parcours ne permet pas une expression aussi libre de l'univers enfantin, soit le partage et la transmission de connaissances et de comportements attendus d'un enfant par ses pairs pour son acceptation dans le groupe.



Toutefois, à chaque école, ses normes et sa complexité, nos idées sur elles étant sans aucun doute déterminées par nos souvenirs scolaires et nos propres valeurs éducatives.

Fanny PACREAU, chargée de mission ethnologique

1. «Le chat à neuf queues» est un fouet composé de neuf lanières de cuir.
2. cf. Anthropologie de l'école dans Ethnologie Française, PUF, 2007/4 - octobre.

16. Vélos et tricycles dans la cour de récréation, septembre 2010, Corcoué-sur-Logne © Fanny Pacreau
17. Atelier d'écriture, septembre 2010, La Limouzinière © Samuel Delaunay
18. Pile de livres, septembre 2010, Saint-Colomban © Anne Clénet

À savoir

«Les chaussettes de l'archiduchesse sont sèches», «hiéroglyphes, synonymes et ichtyosaures¹», «un plus 86+961+7093+... égale 1 069 416 216²». À savoir ? Bien sûr, lire, écrire, compter. Mais, plus que le lieu de la transmission du savoir, qui est accessible au plus grand nombre grâce à l'ordinateur, l'école est devenue un lieu d'apprentissage.

Il y a tellement de choses à apprendre : marcher sur la pointe des

pieds pour être discret, taper du pied pour battre la mesure, écouter, vraiment écouter, rester sourd aux ragots, voir un paysage et le lire, ne pas se laisser prendre par un reflet, savoir être. Apprendre à vivre ensemble, à gérer les conflits, à se comporter en citoyen responsable, construire son identité à travers le succès, les erreurs et les échecs et apprendre... à apprendre ?

Henri de Cayeux

1. L'ichtyosaure était un reptile géant marin de l'ére mésozoïque qui ressemblait à un dauphin ou à un poisson.
2. 1 069 408 076



Agenda

À paraître

Suite aux Journées du Patrimoine à La Limouzinière, nouveaux habitants et « anciens » construisent ensemble leur histoire. Un important travail de recherche historique a d'abord été mené par un passionné d'histoire locale : Jean-Louis Gourvès. Depuis 1797 jusqu'à nos jours, pas moins de sept écoles ont existé sur notre commune : écoles publiques ou privées, de filles ou de garçons... L'évolution des écoles et de leurs statuts s'expliquent par des enjeux locaux, et aussi par les lois scolaires (Lois Falloux, Debré ...).

Grâce à la contribution de nombreuses personnes, de prêt de matériel scolaire et de plus de cent photos de classe, nous avons pu mettre en place

une exposition présentant l'histoire des écoles. Notre diaporama relate l'aspect historique mais également des anecdotes, ainsi que des témoignages d'anciens de la commune.

Deux de notre manifestation, environ deux cents personnes sont venues découvrir cette histoire et y participer activement. Enfants et adultes ont participé à l'atelier d'écriture à la plume dans notre salle de classe. Certains enfants nous ont dit qu'à l'école, leur instituteur leur demandait à nouveau d'utiliser cet outil. Alors, pour eux, c'était un bon entraînement et la fierté de montrer à la maîtresse leur chef d'œuvre. Quant à nos « moins jeunes écoliers », que de souvenirs ! Certains avaient un peu oublié mais finalement de jolies écritures ont pris forme sous les yeux ébahis des plus jeunes.

Des personnes natives de la commune nous ont également aidés à

retrouver les noms des « têtes blondes » sur les photos de classe ! Que de moments joyeux, quand certains n'avaient pas reconnu leurs enfants et qu'une amie leur soulignait amicalement cet oubli ! Enormément de noms ont pu ainsi être retrouvés. Des interrogations sur l'identité et la période de fonction de certains instituteurs se sont dissipées grâce à la mémoire inflexible de nos visiteurs. Cela a donc contribué à enrichir le travail historique de départ.

Un livre est en préparation sur le thème des écoles, et nous espérons le publier prochainement.

Pour en savoir plus : 02 40 05 93 40

Bruno Faucond, Président de La Limouzinière d'Hier à Aujourd'hui
Samuel Delaunay, Adjoint à la culture et au patrimoine

d'ici-là

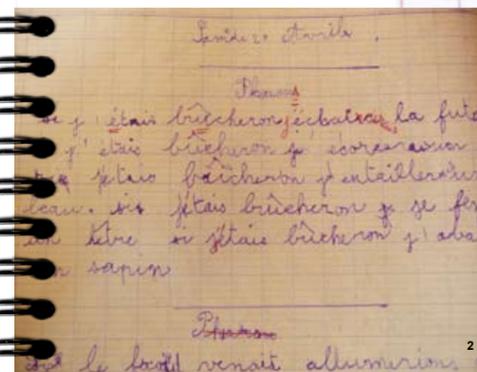
Edition
Syndicat du Pays Grand Lieu,
Machecoul et Logne
Directeur de publication
Claude Naud
Coordination
Fanny Pacreau
Equipe de rédaction
Marie-Hélène Bahain, Maurice Baril,
Anne Clénet, Henri de Cayeux
Illustrations
Anne Clénet
Réalisation
Fanny Pacreau
Crédit photographique
Collection du Syndicat du Pays Grand Lieu,
Machecoul, Logne
4, rue Alexandre Riou - BP 19
44270 MACHECOUL
Tél. 02 40 02 38 43
f.pacreau@pays-gml.fr
L'article *La Parole aux gens* est basé sur des témoignages collectés par Sylvain Le Garrec de 2007 à 2009.
Merci à tous ceux qui ont collaboré à la réalisation de ce numéro
ISSN 1956-3574 - 1800 exemplaires -

d'ici-là

l'école

*Celui qui ouvre
une porte d'école,
ferme une prison.
Victor Hugo*

Légendes des illustrations :
1. Melvin s'applique et se concentre, septembre 2010, Machecoul © Christelle Noël
2. La dictée, cahier d'écolier appartenant à Joël Dugast, Legé © Fanny Pacreau
3. Justine et ses frères en route pour l'école, septembre 2010, Machecoul © Christelle Noël



mémoires en lignes

OCTOBRE 2010 - NUMÉRO 13

Sommaire

- > Édito - *Le jardin des savoirs*
- > La parole aux gens
- > Autrement dit
- > Devenir élève
- > À savoir
- > Agenda

Le jardin des savoirs

Le jardin des savoirs, signature de l'humaine diversité, postule que les savoirs s'y trouvent, y circulent et s'y échangent pour croître et fructifier. A la condition toutefois de les cultiver. L'école est ce jardin où poussent les arbres de connaissances, chargés des fruits du savoir et de l'expérience, croisement de l'universel et du particulier : donner à chaque enfant quel qu'il soit, quelles que soient son origine et ses capacités, la chance d'accéder aux branches de l'arbre où il grandira le mieux.

Utopie me direz-vous ! Oui, « Utopie » au sens que lui a donné son auteur

Thomas More en 1516, en décrivant une ville idéale échappant aux contraintes du lieu et du temps. Ainsi, est utopique non pas ce qui est irréalisable mais ce qui devient réalité par notre volonté, notre imagination et notre intelligence collectives. Ainsi, la notion moderne de projet, est-elle intrinsèquement utopique puisqu'elle consiste à imaginer et rendre possible un changement de situation jugée insatisfaisante. Dans le jardin utopique des savoirs, l'enfant apprend qu'il peut s'affranchir du joug de l'ignorance par la cum-naissance. L'expression « échapper à sa condition » ne saurait en rendre compte !

Le jardin des savoirs invite au voyage, à l'aventure de la vie qui ne ressemble jamais à un long fleuve tranquille. Véritable odyssee, l'école invite à la découverte du monde et à l'ouverture sur les autres comme autant de sources renouvelables de l'intelligence de chacun.

Claude Naud
Président de la commission Ethnologie
Syndicat du Pays Grand Lieu, Machecoul et Logne.

LA PAROLE AUX GENS

...à Macheoul, on se tabassait à coups de marrons.
Luc Loquet, Macheoul

J'ai eu vingt-quatre élèves au départ, donc une classe unique. J'avais toutes les sections, si on voulait, tous les cours dans la même classe. L'année d'après j'en avais quarante-huit.

Louis Bernard, Bourgneuf-en-Retz

Dès 1992, quand j'ai démarré dans l'association de parents d'élèves, pratiquement en même temps, j'ai commencé à participer à un projet de mise en place d'une halte-garderie sur la commune. (...) J'ai trouvé ça intéressant de travailler sur un projet intercommunal, et puis c'était assez nouveau, ça n'existait pas, y avait tout à faire.

Cécile Cabaret, Montbert

Je me rappelle je m'étais fait engueuler par le directeur du collège qui trouvait qu'il fallait aller au lycée. La maison familiale c'était un peu rétro. Moi il y avait déjà un moment que l'agriculture m'intéressait...

Charly Tempier, Montbert

C'était à pied, et en sabots de bois, ça je peux vous le dire. Et puis on n'avait pas d'imper ni rien, c'était... Je me rappelle que ma grand-mère nous avait fait des châles de laine, pour mettre bien sur notre dos. Mais quand il mouillait, le châle était bien mouillé aussi. L'école était à

huit heures, on partait de chez nous il était sept heures. Ce qu'on s'amusait aussi, et puis quand on apercevait le train qui passait au Bignon qui sifflait, on disait : « Faut qu'on se dépêche parce qu'on va être en retard. »

On mangeait sous le préau, avec notre panier, (...) c'était à ce moment-là des œufs, du chocolat, du beurre bien sûr, mais le beurre, c'était du beurre de ferme qu'on faisait, bé il était dur ! A part ça, il n'y avait pas grand-chose de plus. Oh non ! Des prunes, des affaires qu'étaient commodes à emmener, et puis à manger. On avait du pâté aussi quand même des fois, et puis... une bouteille d'eau. Les filles qu'étaient dans le bourg, elles retournaient chez elles, comme c'était quand même là. A mardi gras, elles nous ramenaient des bottereaux.

On avait des prix, qu'on avait bien gagnés ! Oui. On avait des prix par le maire de la commune, à la sortie de l'école, non, aux vacances. Oh bé, c'était des histoires. Je sais même pas si j'en ai de reste, si, peut-être dans le grenier, je ne me rappelle plus. Oui, des histoires de prix, moi j'avais eu « La touche-à-tout » ah bé j'étais pas contente ! ah ça je m'en rappelle ! (rires) Etant gamine, ça c'est le premier prix que j'ai eu. Je devais être un petit peu dissipée, je pense... j'étais

moyenne. Mais on avait quand même des bonnes sœurs ! Surtout, y en avait une, Philomène, là, quand elle passait avec son livre qu'était haut comme ça, pi qu'elle te le fichait au milieu du dos, là bé t'avais tout compris !

Denise Boursier, Le Bignon

L'abbé Gétin, moi des souvenirs d'école avec l'abbé Gétin, souvenirs extraordinaires comme tous ceux qui ont été à l'école avec l'abbé Gétin, c'était quelqu'un de super gentil, de super, c'était un prêtre, mais enfin bon, un prêtre très cool.

Didier Longépé, Saint-Même-le-Tenu

Non, on n'avait pas de matériel, non, non : la craie, le tableau. Il y avait des livres quand même, mais, non il n'y avait rien de tout cela. J'en garde un bon souvenir, j'aimais, j'aimais ça. J'étais toujours rendue au dernier moment, mais après j'avais tendance à prolonger. Je les aurais gardés après l'heure pareil, mais...
Georgette Ménard, Paulx

Les grands du village passaient, le matin, me prendre pour m'amener, à pied, jusqu'à l'école. Eux, enfants de l'assistance publique, allaient me conduire à la porte de l'école et revenaient ensuite vers l'école publique.

Premières années d'école, j'allais à l'asile, on dirait aujourd'hui la maternelle, c'était mixte, j'y suis allé vers six ans pendant deux années peut-être. Après je suis parti à Saint-Anne : la grande école...

Dans les petites classes il y avait la croix d'honneur, pour celui qui avait une bonne note ou une bonne tenue dans la semaine. Il épinglait la croix sur son sarrau jusqu'au samedi suivant. Vers dix ans et après, il y avait les bons points, distribués en classe : pour une bonne tenue du cahier, pour une bonne réponse, pour une dictée sans faute, etc.

Le calcul ça allait, le français j'ai toujours été moyen et ça n'a pas beaucoup changé, l'écriture ça n'allait pas terrible, alors les conjugaisons c'était la catastrophe, l'histoire, l'histoire, les dates à retenir, pas drôle du tout. Le catéchisme, alors là, je devais m'en tirer assez bien, car pour la première communion, la composition me désignait deuxième et la deuxième année j'étais premier, nous avions permuté avec l'ancien premier, donc ça devait être à peu près correct.

Les mercredis étaient jours de compositions : d'orthographe, de calcul, histoire-géo et compagnie. Le samedi, en début d'après-midi, était aussi le moment où l'on changeait de place (place donnée par le résultat de la composition...) puis une séance de chant, alors là moi j'aimais bien puis du dessin pour terminer la journée, c'était un peu plus calme.

La discipline, c'était pareil, ne pas courir dans les escaliers, ne pas se bousculer, il suffit de leur expliquer : tu fais tomber quelqu'un, tu vas te blesser, tu vas le blesser. Ici, c'est pareil, la surveillance sur la cour, bon, il y a eu quelquefois

des bagarres mais quand il y a une bagarre, pourquoi vous précipiter ? Quand il y avait une bagarre et alors ? Il y avait untel, bon, qu'est-ce qu'il a fait ? Pourquoi ? Les gars, généralement, si vous vous mettez à crier dessus, cela n'arrange rien. Il faut rester calme.

Louis Guérin, Macheoul

A l'époque oui, il y avait des surnoms : les élèves qui allaient à l'école privée, on les appelait « les coinques » et à l'école laïque c'étaient « les laïcoucs », et on se tabassait de temps en temps. C'était un petit peu les parents d'ailleurs qui faisaient qu'il y avait parfois une certaine animosité, oh pas méchante, hein, mais vous savez quand on est gosse, on écoute les parents et ça se répercute...
A la période où il y avait des marrons, il y a des marronniers à Macheoul, on se tabassait à coups de marrons à cette époque-là. Mais il y avait pas que ça, ce n'était pas méchant, mais on se bousculait un petit peu.

Il y avait les garçons d'un côté et les filles de l'autre. On était en culottes courtes, pas les filles, les chaussettes sur les chevilles et voilà, et on n'avait pas froid même en plein hiver. Dans les classes, il ne faisait pas toujours chaud. Il y avait un poêle dans la classe qu'il fallait allumer tous les matins. On n'avait pas toujours très chaud aux doigts pour écrire.

Luc Loquet, Macheoul

J'étais à l'école communale de Fresnay. A l'époque, l'école privée était uniquement pour les filles. Pas de mixité sauf cependant pour trois filles dont les parents, semble-t-il, étaient un peu hostiles à l'école privée. Au catéchisme, le mercredi et le dimanche, toujours à l'église, les filles d'un côté et les garçons de l'autre. Aujourd'hui, quel chan-

gement ! C'était avant et pendant la Seconde Guerre Mondiale.

René Ferré, Bourgneuf-en-Retz

J'ai un très bon souvenir. Ce n'était pas la même chose, au lieu de dire des prières, on avait des leçons de morale, c'était tout à fait différent.

Ils m'ont mise à l'école publique. Ça n'a pas été facile pour moi et là, je peux vous dire que pour moi ça a même été très, très, très dur. La seule fille à l'école, avec tous ces garçons qui, par rapport à la mentalité du moment, c'était quand même l'école du diable un petit peu. Ensuite il a fallu que je subisse le catéchisme et la mentalité n'était pas très douce.

Jeanne Gobin, Corcoué-sur-Logne

On allait en sabots malbrough, à travers champs. Pour revenir, pareil. On emportait la musette, on mangeait là-bas le midi. Quand il faisait trop froid, on avait le droit d'aller dans la classe, à côté du poêle. C'était comme ça, on trouvait ça très bien.

Jean Orioux, La Limouzinière

A tour de rôle, en arrivant à l'école, il fallait allumer le chauffage. Il y avait un poêle à bois dans chaque classe et c'était les grands de douze, quatorze ans qui étaient responsables d'allumer le feu. Il fallait s'y rendre cinq, dix minutes le matin à l'avance pour chauffer la classe. Quand j'ai commencé, la cantine n'existait pas. Et au début de la cantine, pour que ça revienne moins cher, à tour de rôle on emmenait des légumes et des bons de pain. Avec ces bons, la responsable de la cantine allait à la boulangerie. On emportait toutes sortes de légumes, des haricots blancs, des haricots verts, des pommes de terre et aussi des



10

œufs, tout ce qui pouvait se produire sur la ferme. La responsable de la cantine préparait le repas avec ces produits.
Un ancien élève de Saint-Même-le-Tenu

J'aurais voulu être institutrice, ce que je suis devenue, mais maman ne voulait pas, elle voulait m'envoyer faire de la couture, et je détestais cela. Et au moment où j'ai eu treize ans, il y a eu des problèmes, des licenciements. Donc

maman s'est dit : « Elle ne pourra pas rentrer là, donc il faut que l'on essaye quelque chose », et c'est comme ça qu'elle m'a envoyée sur Rezé pour continuer mes études pour être institutrice. Pour ma première affectation, j'ai été mise dans une école où y avait deux classes (...)

et j'avais donc dix-sept ans, et j'avais en surveillance le midi toute seule dans l'école des enfants qui avaient jusqu'à quatorze ans, qui savaient que je n'avais pas dix-huit ans et le mur de l'école des garçons était mitoyen avec l'école des filles. La personne qui surveillait le midi de l'autre côté avait seize ans. Donc on n'était pas majeures, ni l'une ni l'autre. Et on avait tous les enfants de la commune à surveiller. Et ce n'était pas toujours évident. Ils n'étaient pas méchants, heureusement. Autrement je n'aurais jamais pu ! Le directeur s'en allait complètement de l'autre côté du bourg, et puis, débrouille-toi !

J'ai fait l'école dans une commune pendant deux ans ; et dans une famille d'ouvriers agricoles chez un gros viticulteur, un lundi sur deux, il y a un enfant qui ne venait pas à l'école parce qu'il y avait des jumeaux, et y avait trois pantalons pour deux. Donc un lundi sur deux, on lavait les deux pantalons sales, donc ce jour-là y a un enfant qui n'allait pas à l'école parce que les parents ne pouvaient pas faire mieux, ne pouvaient pas

acheter d'autre habit. »
Disons que quand j'ai repris, on commençait à écouter les enfants. Avant c'était le maître qui dirigeait tout, l'enfant devait écouter, et puis travailler. Il y avait aussi le fait que (y avait absolument ni photocopie ni rien du tout), tout était soit marqué au tableau, soit sur les cahiers. Les enfants passaient beaucoup de temps à écrire.

Et je pense que les rapports entre enseignants avaient aussi changé un petit peu. Et puis le directeur était moins directif justement, parce que -surtout quand c'était des religieuses- c'est elles qui savaient et il fallait se plier à ce qu'elles décidaient. Il n'y avait pas de concertation entre enseignantes, c'est la directrice qui décidait tout. Je pense que c'était pire dans les écoles de filles justement, avec probablement les sœurs qui étaient quand même, formées comme ça. (...) autrement, des programmes beaucoup moins poussés. Parce que je me souviens en CP, et bien, les enfants apprenaient les opérations en même temps : addition, soustraction, multiplication, division. Et on commençait les conjugaisons en CP ! C'était lourd, alors un enfant qu'était malade, et bien il ne s'en sortait pas.

Madeleine Proux, Montbert

Légendes des photographies :
4. Support pédagogique de la collection Joël Dugast, La Limouzinière © Fanny Pacreau
5. Plumier et ardoise, septembre 2010, Saint-Colomban © Anne Clénet
6. Photographie d'une classe en 1942/1943, Le Bignon © Monique Léauté
7. La classe des filles de Noëlle Simailleau, 1957, Saint-Etienne-de-Corcoué © inconnu
8. La cantine, septembre 2010, Corcoué-sur-Logne © Fanny Pacreau
9. Livres, septembre 2010, Saint-Colomban © Anne Clénet
10. Outils d'écoliers, septembre 2010, Saint-Colomban © Anne Clénet
11. Page d'écriture, septembre 2010, Macheoul © Christelle Noël
12. Alexis et la joie des devoirs, septembre 2010, Macheoul © Christelle Noël



2



4



5



6



7



8



9

4